

Le mal n'est qu'une erreur de jugement. Développement sur la conception stoïcienne du mal

MICHÈLE CANTAREL-PERRIN

La Bonté cosmique

Si le monde est conçu de façon générale par toute la pensée grecque comme un univers parfait et harmonieux, harmonie que les Pythagoriciens exprimeront en formules mathématiques, la pensée stoïcienne est sans doute celle qui a le plus systématisé cette harmonie en bonté, de telle sorte que tout mal y soit exclu. L'univers stoïcien est en effet un ensemble dans lequel règne une complète et entière positivité, grâce à un principe ordonnateur et régulateur, le destin. Le destin n'a plus ici la connotation dramatique et arbitraire que lui donnait la tragédie. Le héros tragique mettait en scène le conflit d'une toute nouvelle liberté démocratique en prise avec les forces de la tradition et le poids des ancêtres. Ainsi, comme l'ont montré J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet dans *Mythe et Tragédie en Grèce ancienne*, la tragédie est l'expression du déchirement d'une conscience obligée de choisir entre des valeurs contradictoires, celle d'un passé toujours pesant et par là même oppressant et d'un présent non encore nettement défini qui n'a pas encore installé ses valeurs dans la permanence. La figure du destin tragique est ainsi celle d'une puissance surhumaine et inhumaine qui joue à broyer aveuglément l'individu à l'épreuve de son autonomie.

Bien loin de l'agitation démocratique, le Stoïcisme fonde son école à Athènes vers 300 avant Jésus-Christ. Zénon de Cittium, son fondateur, installe son école dans une colonnade, « *Stoa Poikilé* », (« portique peint ») qui donnera son nom au Stoïcisme mais qui symbolise sans doute plus fondamentalement encore la fermeté incroyable qui caractérise la morale stoïcienne, dont rien ne peut ébranler la volonté, grâce à la croyance en la bienveillance d'un destin intelligent qui a su tout organiser dans le monde de la meilleure façon possible.

La science stoïcienne nous révèle ainsi l'existence d'un cosmos plein et compact dans lequel toutes les parties sont intimement unies et reliées entre elles par une sympathie qui n'est que l'autre visage de la loi inéluctable du destin ou encore de la Providence. Car le destin prend figure ici d'un principe intelligent qui règle l'ensemble de la réalité sans rien laisser au hasard. Le cosmos est un tout parfaitement ordonné, dans lequel sont exclus toute contingence ou possibilité de désordre, tout vide ou discontinuité entre les êtres. Comme l'affirme Sénèque, « *Tout est dans tout* » (*Questions naturelles* III, in *Les Stoïciens*, Jean Brun, collection « Les grands textes », Presses Universitaires de France 1966, p. 44). À l'instar d'un organisme, le cosmos est un grand vivant dans lequel chaque partie, chaque élément individuel, même s'ils conservent leur entière individualité, concourent au bon fonctionnement de l'ensemble. Le Tout est ainsi animé d'une respiration ponctuée par des phases d'expansion et de concentration en son principe suprême, le Feu. Après Héraclite, les Stoïciens nomment également ce feu, Logos.

Dieu est logos, c'est-à-dire tout à la fois Raison et langage, c'est-à-dire Vérité. Le cosmos ou le Dieu stoïcien est un Dieu, qui sans se confondre avec celui-ci, est éternel, corporel et immanent au monde. Le logos divin gouverne de l'intérieur le développement d'un ensemble dont il maintient la cohésion et l'harmonie. Le microcosme humain est à l'image de ce macrocosme cosmique, ensemble de parties parfaitement organisées qui concourent toutes à l'harmonie de l'ensemble grâce à un principe hégémonique unificateur et organisateur intelligent, l'âme.

Dans l'univers tel que le conçoivent les Stoïciens, le mal ne peut donc avoir sa place. Le destin a tout réglé de toute éternité de la meilleure façon possible. Le monde n'est que sagesse, ordre, plénitude. L'ordre et la nécessité relient inéluctablement chaque partie entre elles selon une raison qui est universelle.

Comment, dès lors comprendre l'existence du mal ? La science stoïcienne peut-elle occulter la présence incessante du mal sous toutes ses formes, de la douleur physique à la souffrance morale ? Que faire de la violence, des crimes, des guerres dans un univers parfait régi par la Providence ?

I. Le mal n'est qu'une illusion

« *Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont. Par exemple, la mort n'est point un mal [...] ; mais l'opinion qu'on a de la mort qu'elle est un mal, voilà le mal* ». (Épictète, *Manuel V*, collection « Les Intégrales de Philo », Nathan, traduction d'André Dacier).

Dans un monde divin et parfait, le mal ne peut avoir aucune réalité effective. Il n'est que le produit d'une ignorance de la Providence, un jugement erroné sur le réel. Car, le réel est ce qu'il est. Si l'homme ne peut rien contre la mort, l'accident, l'emprisonnement, il doit néanmoins comprendre qu'il est vain de se révolter ou de vouloir changer un ordre des choses absolument nécessaire qui le dépasse et dont il fait partie. Le sage stoïcien est capable d'accepter l'événement dans sa pure facticité sans lui surajouter une opinion qui viendrait troubler la réalité pure et brute du fait. Le mal n'est qu'un être d'imagination, effet d'une surdétermination du réel, qui occulte sa place dans le tout cosmique et sa signification divine ; il n'a aucune réalité objective. « *Quand quelqu'un donc te chagrine et t'irrite, sache que ce n'est pas cet homme-là qui t'irrite, mais ton opinion. Sur toutes choses, tâche donc d'empêcher que ton imagination ne t'emporte* ». (Épictète, *Manuel XX*, ouvrage cité).

Aussi, la distinction qu'opère Épictète au tout début de son *Manuel*, entre « **ce qui dépend de nous** » et « **ce qui ne dépend pas de nous** » est-elle fondamentale. « *De toutes les choses du monde, les unes dépendent de nous, et les autres n'en dépendent pas. Celles qui en dépendent sont nos opinions, nos mouvements, nos désirs, nos inclinations, nos aversions ; en un mot toutes nos actions. Celles qui ne dépendent point de nous, sont le corps, les biens, la réputation, les dignités ; en un mot, toutes les choses qui ne sont pas au nombre de nos actions.* » (*Ibid.* I)

Le mal est l'effet d'une confusion de ces deux catégories du réel, celle des choses qui relèvent de notre pouvoir et de notre indépendance et celle des choses qui nous sont extérieures, à l'égard desquelles on ne peut agir et qui nous rendent esclaves. Ainsi, si un individu me bouscule dans la rue, je peux accepter le fait brut de la bousculade sans lui donner une signification qu'elle n'a pas et passer tranquillement mon chemin ; la bousculade dépend de facteurs qui

ne m'appartiennent pas, à commencer par autrui et d'un enchaînement causal contre lequel je ne peux rien. Je peux au contraire ignorer la nécessité de l'événement, l'interpréter comme accidentel et contingent et m'en offusquer. Auquel cas, je m'engage dans une altercation avec celui que j'analyse comme un agresseur.

Nous pouvons ici prendre d'autres exemples chers aux Stoïciens : si un membre de ma famille décède, je peux très bien me lamenter et perdre ma santé dans un deuil douloureux. Mais je peux aussi comprendre que la mort est un phénomène inéluctable qui ne dépend pas de moi et répondre à celui qui m'annonce, par exemple, la mort de mon fils ce qu'Anaxagore aurait lui-même répondu à l'annonce de la mort de son propre fils : « *je savais que j'avais engendré un mortel* » (cité par Cicéron, *III^e Tusculane, Devant la souffrance*, traduction Danièle Robert, arléa, p. 81). Ce qu'Épictète lui-même ne cesse de réaffirmer dans son *Manuel* : « *Si tu aimes ton fils ou ta femme, dis-toi à toi-même que tu aimes un homme mortel, car s'il vient à mourir, tu n'en seras point troublé.* » (*Ibid.* III). Nous acceptons la mortalité des hommes lorsque celle-ci affecte autrui dans sa généralité, nous devons nous exercer à manifester la même indifférence lorsque celle-ci nous touchera personnellement, car, en définitive tout ce qui ne dépend pas de nous n'est jamais que de l'ordre d'un prêt que nous fait la vie sans que nous n'en soyons jamais définitivement propriétaires. « *Ne dis jamais sur quoi que ce puisse être, j'ai perdu cela ; mais je l'ai rendu* » (*Ibid.* XI).

La philosophie stoïcienne consistera donc pour une large part à combattre toutes ces liaisons fallacieuses opérées entre une réalité bonne et parfaite et l'interprétation subjective et dans une certaine mesure anthropomorphique et égoïste qui en est faite. Le mal réside dans l'esprit de celui qui ignore la nécessité cosmique providentielle, et c'est là, qu'il faudra l'en déloger. Ainsi, les Stoïciens ont-ils privilégié la dialectique, qui par la rigueur argumentative, est à même de redresser les opinions. La raison doit s'exercer à détruire les connexions spontanées que nous formons entre plaisir et bien-être, douleur et crainte. Car, si aucun événement n'est un mal, comment pourrais-je en être affecté ?

Le mal vient de l'illusion que l'événement aurait pu ne pas se produire ou se produire autrement ; illusion de la contingence, à laquelle s'ajoute l'égoïsme de celui qui rapporte tout ce qui se produit à soi et rien qu'à soi, cet « *empire dans un empire* » que dénoncera au XVII^e siècle, cet autre penseur de la nécessité qu'est Spinoza. Comme si nous pouvions ne pas mourir, comme si nous avions un corps insensible à la douleur... « *Si tu veux que tes enfants, que ta femme et que tes amis vivent toujours, tu es fou ; car c'est vouloir que les choses qui ne dépendent point de toi, en dépendent, et que ce qui est à autrui soit à toi* » (Épictète, *Ibid.* XIV)

II. Le malheur de l'ignorant

Si « *la philosophie est la médecine de l'âme* » (Cicéron, ouvrage cité), c'est bien qu'elle nous encourage à user de notre raison, de ce logos particulier qui est lui-même pensé sur le modèle du logos divin qu'il nous permet d'appréhender, et ainsi rendre possible une véritable démythification d'un réel que l'on voudrait à sa mesure. L'insensé, comme le montrera également Spinoza plus tard, fait « *délirer* » la nature, voit en elle un réseau de symboles et de signes qui au gré des événements propices ou nuisibles, font espérer ou craindre l'âme de l'ignorant, incapable d'accepter la réalité dans sa nudité, c'est-à-dire aussi dans sa vérité et sa bonté.

Véritable leçon de lucidité, la philosophie stoïcienne libère du même coup des conséquences affectives des opinions, à savoir des passions, et double l'exercice rationnel d'une action cathartique. La passion elle-même est une impulsion et une adhésion à une opinion erronée, elle relativise l'ordre universel du réel à l'échelle particulière de l'individu qui analyse et subit tout ce qui lui arrive comme un bien ou un mal pour lui, dans l'espoir ou la crainte d'un bien ou d'un mal présents ou futurs. La passion est d'abord une maladie, une affection pathologique par laquelle l'équilibre du vivant est bouleversé. Car, naturellement, chaque être vivant se dirige vers ce qui lui convient.

La morale stoïcienne s'est exprimée clairement dans la formule suivante : « *vivre en accord avec la nature* ». Comme chez les Épicuriens, leurs contemporains auxquels ils s'opposent pourtant radicalement, les Stoïciens adoptent un point de départ naturaliste. Tout être vivant cherche, autant qu'il est en son pouvoir, à se conserver dans son être et recherche tout ce qui peut convenir à sa propre nature. Il en est de même pour l'homme, sauf que la nature de l'homme ne consiste pas à suivre une tendance naturelle, un instinct, mais sa raison, constitutive de sa propre nature. « *Vivre en accord avec la nature* » signifie ainsi comprendre grâce à sa raison notre propre nature comme partie de la nature universelle. Il s'agit alors de se mettre en accord avec cette raison même qui anime l'univers effectivement, c'est-à-dire de la vivre réellement, non simplement de la saisir intellectuellement. C'est le principe de « *l'homologia* », cette union parfaite de notre raison individuelle à la raison universelle, cette identification à l'harmonie cosmique qui fonde notre propre harmonie intérieure, c'est-à-dire la sagesse. La sagesse est une réconciliation avec le monde et par là avec soi-même, compréhension de notre propre nature parce que compréhension de La Nature. Quelle peut-être alors l'origine de ces perturbations passionnelles qui nous font choisir l'irrationnel et dont les débordements sont la cause de toutes les atrocités que connaît l'humanité ?

L'animal ne connaît pas le vice, il suit simplement sa nature, il est fondamentalement innocent, en deçà du bien et du mal. Seul l'homme est capable de faire le mal. Y aurait-il donc en l'homme une méchanceté radicale ?

En fait, l'homme n'atteint le bien qu'au terme d'un développement qui exige tous les efforts d'une volonté constante vers la moralité, autrement dit au terme d'une éducation morale. Les passions sont possibles parce que nous ne sommes pas d'abord et spontanément des êtres raisonnables (ce que toute la tradition philosophique ne cessera de répéter et de regretter), nous sommes d'abord des enfants dans lesquels la raison n'est qu'en germe et qui par une mauvaise éducation, de mauvaises influences peut s'éloigner de la rectitude morale. « *Nous tétons l'erreur avec le lait de notre nourrice* » (Cicéron, *III^e Tusculane*, œuvre citée, p. 62). De cette façon se forment ces opinions fausses qui nous éloignent de notre propre nature et qui favoriseront le dérèglement passionnel. Sans doute, toute erreur n'engendrera pas forcément une passion ; mais toutes les passions sont mauvaises, ce sont des perversions qu'il est vain de vouloir guérir, il faut les éradiquer ou les empêcher de naître.

III. Du bon usage de nos représentations

Contrairement aux apparences, l'individu a donc le choix et le Stoïcisme accorde ainsi une place à la liberté. Car si l'animal ne peut que suivre les tendances qui s'imposent à lui, l'homme, quant à lui, peut y résister, il peut toujours y acquiescer ou au contraire les rejeter. La représentation

met en branle la réaction mais celle-ci est pleinement nôtre. La liberté stoïcienne est acceptation et ainsi impassibilité et sérénité. L'insensé lui, pleurera, se lamentera et sera en proie aux passions : colère, indignation, tristesse...

La compréhension rationnelle de l'ordre des choses met fin aux pulsions irrationnelles nourries par l'illusion que le réel puisse être autre qu'il n'est et rend possible une participation volontaire à l'ordre du monde par l'assentiment qui est en notre pouvoir. Tout ce qui m'arrive est nécessairement un bien pour moi, cas particulier du Bien universel. « *Il dépend de toi de faire un bon usage de tous les événements. Ne me dis donc plus : "Qu'est-ce qui arrivera ?" Que t'importe ce qui arrive, puisque tu peux en bien user, et que tout accident, quel qu'il soit, peut devenir un bonheur insigne ?* » (Épictète, *Entretiens*, livre IV, XXXVIII). La liberté stoïcienne consiste ainsi « *à vouloir que les choses arrivent comme elles arrivent* » (Épictète, *Entretiens*, livre I, XXXV in *Les Stoïciens*). C'est elle qui donne sens à l'événement. Aucun mal ne peut affecter le sage qui a compris le sens providentiel de chaque événement. Toute la morale stoïcienne se résume en définitive en un bon usage de nos représentations. Cette liberté d'assentiment qui nous permet d'acquiescer au monde, d'orienter nos représentations dans le sens du réel fait de nous des êtres actifs qui voulons ce qui arrive comme cela arrive, loin des affres de l'âme passionnée, ballottée par l'incertitude de ce qui lui advient.

Mais suffit-il d'accepter la souffrance pour s'en délivrer ? Le mal, que ce soit la douleur physique de la torture par exemple, ou la souffrance morale du deuil, de l'humiliation, de l'exclusion, de la haine, peut-il être aussi facilement surmonté. N'est-ce pas surestimer la force de la pensée et oublier l'être sensible que nous sommes aussi ?

On sait les reproches que toute une tradition ne cessera d'adresser au Stoïcisme. Le sage stoïcien atteint la perfection de son modèle et propose un idéal de sagesse qui peut à tout le moins nous sembler inaccessible. L'ataraxie stoïcienne est sans faille ; solide comme un roc, inébranlable, le sage supporte tout ce qui lui arrive d'une humeur égale. Le sage n'a rien, ne s'attache à rien et gagne son indépendance et sa quiétude d'esprit au prix d'un renoncement au monde, du moins, à toutes ces choses qui ne dépendent pas de lui : femme, enfants, biens... L'impassibilité prend figure d'indifférence et d'insensibilité. Mais, encore une fois, une telle insensibilité est-elle réellement possible ?

IV. L'épreuve de la douleur

Lorsque Cicéron se retire dans sa villa Tusculana pour écrire les textes qui porteront le nom de Tusculanes, dans lesquels il met à l'épreuve les préceptes fondamentaux de la morale stoïcienne à propos de la mort, de la douleur physique et de la souffrance morale, il vient juste de perdre sa fille Tullia. L'un des intérêts majeurs de ces textes revient à s'interroger sur l'impassibilité du sage et à remettre en cause le préjugé de son insensibilité. Car s'il ne s'agit pas de considérer la douleur comme un mal, il n'est pas non plus question d'en nier la réalité ou l'intensité. On peut cependant grâce à l'effort endurcir l'âme et trouver les moyens de lui résister. Là aussi, il convient de dégager le phénomène physique de la douleur de l'imaginaire qui en fausse la réalité. Car, toute douleur peut être en définitive supportée et être rendue supportable grâce à la force de notre détermination et à la fermeté de notre volonté. Le vice réside dans la faiblesse et la mollesse d'une âme qui se laisse emporter malgré elle par tout ce qui l'affecte. Agir sur la représentation du mal, permet donc d'en diminuer la réalité ou l'intensité, à condition de

se persuader que c'est en définitive un bien. Le véritable mal n'est pas la douleur mais le vice, le véritable bien, la vertu.

Il serait donc absurde de croire que le sage ne souffre pas ; comme tout être sensible, son corps est vulnérable et fragile, mais au lieu de se laisser envahir par la douleur, il la dépasse grâce à la juste représentation de ce qu'elle est et plie son corps à la recevoir sans la surévaluer. On souffre le plus souvent de souffrir, de la peur de souffrir que de la souffrance elle-même.

Posidonius (stoïcien de la seconde période du Stoïcisme, dit « Moyen Stoïcisme », fut le maître de Cicéron), alité et souffrant, aurait répondu à Pompée qui lui rendait visite et regrettait de ne pouvoir l'entendre, « *Mais tu le peux ! Je ne vais pas laisser une simple douleur physique frustrer un si grand homme qui s'est dérangé pour moi !* », et Posidonius lui fit un exposé selon lequel « *le bien ne se trouve que dans la vertu ; et chaque fois que la douleur en lui se faisait plus brûlante, il répétait : "tu perds ton temps, douleur ! Tu as beau être pénible, tu ne me feras pas reconnaître que tu es un mal"* » (Cicéron, *III^e Tusculane* p. 54). De même, le sage n'est-il pas non plus à l'abri des déséquilibres pathologiques tels que la dépression. « *C'est humain. Nous ne sommes pas de pierre ; la sensibilité et la tendresse font partie de nos tendances naturelles, et l'orage d'un état dépressif peut nous agiter* » (*ibid.*, p. 69). Mais la volonté, la raison, la résistance, le courage sont autant de remparts que la sagesse brandit contre ce qui pourrait l'affaiblir. La sagesse est à elle-même son propre moyen et sa fin. La morale anticipe et prépare au malheur en ayant compris que celui-ci n'est, au demeurant, qu'un simple phénomène subjectif. On peut donc faire comprendre au malheureux qu'il ne tient qu'à lui de ne plus souffrir en devenant tout simplement vertueux. Faire de nécessité vertu. « *Si tu t'accoutumes ainsi à déployer sur chaque accident la vertu que la nature t'a donnée pour le combattre, tes imaginations ne t'emporteront jamais* » (Épictète, *Manuel X*).

Le sage éprouve donc bien douleur et souffrance, mais ne se laisse pas emporter par elles. « *Il ne faut (alors) pas essayer de résister à la sensation, qui est naturelle, mais éviter que le principe directeur n'ajoute de lui-même cette présomption, qu'il y a là bien ou mal* » (Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, livre V, XXVI. GF Flammarion, Traduction Mario Meunier 1992).

L'« *apathéia* » signifie que le sage refuse de se laisser entraîner, sa fermeté d'âme et sa constance bloque l'impulsion excessive, il s'élève au-dessus de la sensation qu'il domine et maîtrise. Rien ne peut le troubler. L'impassibilité stoïcienne ou ataraxie (absence de trouble) est triomphe de la vérité vécue en acte. Les préceptes de la morale stoïcienne qu'une pratique réitérée assidue doit imprimer dans le corps et l'âme passent d'abord par la compréhension de l'inexistence du mal. Le sage est celui qui a compris quelle était sa place, éphémère, certes comme toutes choses, dans le grand banquet divin, quel est son rôle sur la scène d'un univers lui-même éternel et parfait et qui accepte de le jouer ni plus ni moins. L'insensé, quant à lui, surjoue un texte dont le sens lui a échappé.

◆ Données à retenir

- L'univers stoïcien est un univers parfait et parfaitement organisé dans lequel tout est lié et régi par le principe du meilleur : destin ou Providence.
- Le mal n'a donc aucune réalité objective. Il relève d'une subjectivité pervertie qui méconnaît la nécessité universelle.

- Seul le sage est libre. La liberté est compréhension et acceptation de l'ordre universel des choses. Rien ne peut donc le perturber. C'est l'ataraxie. Le seul mal est le vice.

◆ Citations à retenir

« *Comme on ne met pas un but pour le manquer, de même la nature du mal n'existe point dans le monde* » Épictète, *Manuel XXVII*, collection « *Les Intégrales de Philo* », Nathan, traduction d'André Dacier.

« *Le malheur que l'on croit insurmontable n'est jamais de taille à ruiner toute possibilité de bonheur* » Cicéron, *III^e Tusculane*, in *Devant la souffrance*, traduction de Danièle Robert, arléa, p. 99.

« *Le malheur est dans l'idée que l'on s'en fait, non une réalité en soi* » Cicéron, *ibid.* p. 83.

◆ Bibliographie

Marc-Aurèle, *Pensées par moi-même*, suivies du *Manuel* d'Épictète, GF Flammarion, traduction Mario Meunier, 1992, 223 p.

Cicéron, *Devant la mort, Devant la souffrance (I^{er}, II^e et III^e Tusculanes)*, arléa, traduction Danièle Robert, 1991. 121p.et 126 p.

Jean Brun, *Les Stoiciens*, Presses Universitaires de France, collection « *Les Grands Textes* », 1966, édition plus récente : 2003. (Comprend également le *Manuel* d'Épictète in extenso ainsi que de larges extraits des *Entretiens* et des *Pensées par moi-même* de Marc-Aurèle). 180 p.

Réponse de la théologie catholique au problème du mal

EDDY HANQUIER

De manière bien plus radicale que le tremblement de terre de Lisbonne de 1763, qui donna lieu à la réflexion scandalisée de Voltaire, l'événement d'Auschwitz a fait naître une réflexion sur le rapport de Dieu et du mal. Comment peut-il se faire que Dieu ait paru rester à ce point silencieux face aux abominations que l'homme a perpétrées contre son semblable ? Ne pouvait-Il, Lui qui est tout puissant, intervenir pour interrompre l'horreur et la souffrance ? Le philosophe Hans Jonas, cherchant à définir un nouveau « concept de Dieu après Auschwitz » fait l'hypothèse d'un Dieu impuissant. En créant le monde, Dieu choisit de lier son sort à la puissance dont il dote ses créatures. Il s'est dépouillé de toute sa puissance. L'impuissance de Dieu suppose la puissance de l'homme, capable de tout et coupable de tout... et le désespoir de l'homme souffrant, dans l'impuissance de se tourner vers un Dieu dès le départ sans puissance !

Vision désespérante : entre une théodicée qui prétendait concilier présence du mal et puissance divine et ce nouveau concept de Dieu, la réponse de la théologie catholique au problème du mal ne garde-t-elle pas une légitimité ?

La transfiguration du mal et de la misère par le Christ

Les maux naturels

En choisissant l'humilité, la pauvreté, la persécution, l'ignominie, la souffrance, la mort maudite de la crucifixion, Jésus nous a révélé que ce qui pour l'homme juif ou païen est laid et malheur, est pour Dieu Beauté et bonheur. Ainsi, Dieu, par son Incarnation, se montre absolument libre par rapport à nos règles esthétiques. C'est la loi d'Amour qui le conduit à choisir par condescendance et miséricorde ce qui est bas plutôt que ce qui est élevé. La condition humaine s'en trouve transfigurée mais en même temps notre échelle de valeurs se trouve inversée à l'aune du jugement divin : beauté, honneur, richesse puissance, s'ils sont sans amour, deviennent abjects tandis que toute laideur, malheur, infortune, embrassés par Amour se révèlent beaux et glorieux dans le Christ. La foi définie par le Concile d'Éphèse nous permet de comprendre que la gloire divine nous est montrée de manière plus vraie et plus intime dans la pauvreté, l'humiliation, la misère de Dieu. Songeons aux béatitudes de la pauvreté, de la faim et de la soif, de la pureté, de l'humilité, de la douceur, des larmes et des persécutions.

De ce point de vue, la foi catholique se distingue des systèmes luthériens et jansénistes et des auteurs qui s'y rattachent comme Pascal ou Kierkegaard. Pour ces derniers, la foi doit se